UN POULAIN DE $105,000.

La somme de $105,000 versé par G. Faber, de Londres, à R. S. Sevier en échange du poulain de deux ans "Duke of Westminster", bat le record des prix payés pour des chevaux non essayés. En quelques cas des étalons célèbres ont coûté plus cher, mais le plus haut prix payé jusqu'ici pour un poulain de deux ans était $38,000, pour "King Thomas". Or, "King Thomas" n'a jamais gagné qu'une course, et il n'est nullement certain que "Duke of Westminster" en gagne. Il a été acheté à ce prix d'après la théorie que "bon sang ne ment pas" et qu'il renouvellera les exploits de ses illustres ancêtres. Mais, pour l'intatant il n'est que l'équivalent d'un billet de loterie.

TEMPERATURE

Du 18 décembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	28	2 au-dessous 0
Midi........	36	2
3 P. M......	40	4
6 P. M......	42	5

L'AFFAIRE SCHLEY.

Nous sommes de ceux—et on les compte par millions, des deux côtés de l'Atlantique—qui ne comprennent pas que l'on puisse badiner avec la gloire militaire d'un grand peuple, et que l'on tente de ternir l'éclat des victoires remportées à la face du monde par ses généraux ou ses amiraux. C'est là une assez triste tâche que l'on peut laisser à l'ennemi; il s'en acquitte généralement assez bien, et il n'a pas besoin d'encouragement pour poursuivre son œuvre de dénigrement, mais elle devrait être interdite à tout compatriote; elle donne une assez pauvre idée de son patriotisme.

Passe encore s'il s'agissait d'une défaite, d'un fait assez peu glorieux pour le pays; on conçoit que l'amour-propre national justement blessé se permette certains écarts regrettables et exagère les fautes ou les maladresses qui ont occasionné un échec, mais rien de pareil, ici. De quelque côté que l'on envisage la campagne de Santiago de Cuba, on n'y aperçoit que des actions d'éclat tout-à-fait à la gloire de la marine américaine. En supposant même qu'à force d'examiner toute cette affaire à la loupe, on découvre ici ou là quelque petite défectuosité de détail, à quoi cette découverte conduirait-elle? elle ne peut amoindrir la victoire qui a été bien complète. Elle ne peut aboutir qu'à un résultat assez peu flatteur pour la marine, à démontrer, tant bien que mal, au grand déplaisir du pays, que la prise de Santiago et la destruction de la flotte espagnole n'était pas une affaire bien difficile, puisqu'elle s'est accomplie aisément, malgré les fautes de ceux qui la conduisaient. A tous les points de vue donc, les attaques dont a été l'objet l'amiral Schley sont non seulement futiles, mais profondément regrettables, par ne pas dire condamnables.

Ceux qui se sont hasardés à porter des accusations contre l'amiral en avaient d'autant moins le droit que c'était la première fois que s'engageait un combat naval avec les grands cuirassés nouveau modèle et avec les terribles engins de destruction de toute récente construction.

Il a bien compris toutes ces choses l'amiral Dewey, la grande, la seule autorité en pareille matière, quand, tout en signant en qualité de président les témoignages de ses deux collègues du comité d'enquête, il a fait hautement ses réserves et émis officiellement une opinion qui équivaut à un complet acquittement de Schley.

Nous en dirons autant du général Miles, commandant en chef de l'armée des Etats-Unis, qui vient lui aussi de prendre la défense de l'amiral accusé.

Qu'on en finisse donc une bonne fois avec cette misérable affaire dans laquelle on s'occupe beaucoup trop des intérêts personnels de tel ou tel personnage plus ou moins haut placé, et pas assez des intérêts et de la gloire du pays. On voudrait l'entraîner sur une assez vilaine pente; il est temps de l'arrêter, avant qu'il ne s'y engage plus avant.

Quel fut le premier prince de Galles?

Au moment où le duc d'York devient prince de Galles, il peut sembler intéressant de savoir quand et par qui ce titre a été porté pour la première fois.

Les chefs du pays de Galles, vassaux du roi d'Angleterre, réussirent longtemps à garder vis-à-vis de leur suzerain, une indépendance presque absolue. Sous Edouard Ier seulement, en 1283, le pays de Galles, après une série de luttes sanglantes, fut définitivement incorporé au royaume d'Angleterre.

Or, Edouard I, après sa conquête, resta dans le pays plus d'une année pour le pacifier et, durant ce séjour, sa femme, Eléonore de Castille, mit au monde un fils qui régna plus tard sous le nom d'Edouard II. Les indigènes réclamèrent l'enfant comme leur compatriote et, lorsqu'il fut ensuite déclaré prince de Galles, ils saluèrent avec joie cette nouvelle, comme s'il eût proclamé la restauration de leur indépendance.

C'est donc dans le but de s'attirer les sympathies des Gallois, récemment soumis qu'un roi d'Angleterre donna pour la première fois à son fils un titre qu'Edouard VII lui-même a porté et sous lequel le duc d'York sera connu désormais.

Le Roman d'Elvire.

Un physicien qui ne doute de rien. —Le beau-père "Western."— Deux amis d'Elvire: le poète et le baron.—Ce qu'elle écrivait à l'heure où il écrivait le Lac.— Les odieuses notices des méditations.—Splendide mondax.—Où repose Elvire?

Il parait que les lettres d'Elvire, l'Elvire de Lamartine, l'Elvire du "Lac" vont passer en vente publique. On sait quelle fut cette mystérieuse inspiratrice du poète: elle n'est plus mystérieuse du tout. Pour l'irritation des délicats et des romanesques, on a révélé que ce fut une créole de Saint-Domingue, Mlle Desherettes, femme du physicien Charles, lequel homme de jovialité en même temps que de science, épousa à cinquante-huit ans cette créole de dix-sept sans le moindre effroi d'une union si dangereusement disproportionnée. Paul-Louis Courrier paya semblable imprudence de sa vie. Le châtiment de Charles fut moins sévère; il ne paraît même pas s'en être aperçu. Tel un autre Charles, Charles Bovary, toute sa punition consista dans les goûts littéraires de sa femme, avec leurs conséquences.

Elvire s'appelait Julie, "cette bonne Julie" dit le mari, d'un ton de mari bien naturel. Voici comment il annonçait son mariage à un ami, M. Morel de Vindé:

La Grange par Tours, le 4 thermidor an 12 (24 juillet 1804.)

Enfin, mon très cher, je peux aujourd'huy vous donner des nouvelles positives. Jeudi prochain, j'épouse cette bonne Julie, et dans quinze jours, j'espère être de retour avec elle à Paris; certainement, cela vaut bien plus que toutes les peines que sa possession m'aura coûtées.

...Je n'ai pas le loisir de vous donner des détails. J'irai quelque matin vous conter cela moi-même. En attendant, il faut bien que vous et Mme de Vindé vous contentiez du titre des chapitres.

1. voyage. – Arrivée à Orléans et départ pour Tours.

2. Arrivée chez le bon oncle. Réception de Julie, de l'oncle. Accueil terrible de Western.

3. Scène du soir, avec le père. Il s'amadone, etc.

4. Western promet sa fille dans un an, jure, sacre, renie Dieu, et au bout de la même phrase, il prend la main de sa fille en pleurant, la met dans celle de son ami: Hé bien là, je vous la donne ma fille, la voilà, elle est à vous. A présent, n'en parlons plus.

5. Le lendemain, il ne veut plus de tout cela. Enfin, au bout d'un mois de tergiversations, de repentir et de variantes, Julie est unie à son ami.

CHAPITRE DERNIER.

Charles et Julie à la Celle racontent leurs aventures à Mme de Vindé, qui parle toujours en les écoutant, et qui, lorsque c'est fini, dit: "Vous en passez, ce n'est pas là tout!"

Adieu, cher bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur, et vous aime de même.

Western, on le sait, est le squire bourru de Tom Jones. Il paraît que M. Desherettes avait le même caractère. Il paraît encore, d'après une lettre de Charles, dans laquelle il étale impertinemment son bonheur conjugal, que Mme de Vindé avait bien raison de dire "Vous en passez!"

Le beau poète du "Lac" fut-il la seule inclination de Mme Charles? Il paraîtrait que non, d'après une lettre d'Elvire au baron Monnier:

Je ne sais, monsieur, ni où vous prendre ni si vous allez me revenir. Vous gardez avec moi un bien cruel silence. Quand j'examine tout ce que j'ai perdu auprès de vous et que je vois les mois et les semaines qui s'écoulent augmenter encore ces pertes irréparables et si douloureuses, je me demande s'il n'y a pas de ma faute et il faut bien que oui. Mais je n'en suis pas moins à plaindre, car, assurément, l'intention n'y est pas, et Dieu sait si je regrette. Enfin, finissons sur ces amertumes. La vie en est pleine et on a beau les repousser de toutes les forces, elle est toujours bien longue!

C'est en 1816 qu'elle fit la connaissance de Lamartine aux eaux d'Aix. La pauvre femme avait à peine un an à vivre. La lettre ci-dessus, à Monnier est de l'année de sa mort, du 16 septembre.

Ce jour même Lamartine qui la savait perdue, et la chantait déjà comme morte commençait le Lac. La poésie n'absorbait pas, on le voit, Mme Charles au point de lui faire oublier d'autres amis. Il est vrai qu'elle avait recommandé chaudement Lamartine au baron Monnier:

J'ai dit à M. de Lamartine votre bienveillance pour lui. Il en est fort touché et s'il n'a pu vous remercier encore, c'est que sûrement il est malade. Je voudrais bien que nous parvinssions à faire quelque chose qui fut agréable à cet intéressant jeune homme et à sa famille. J'aimerais à lui rendre un peu du bien qu'ils m'ont fait.

Les papiers que l'on va vendre dans quelques jours sont-ils les seuls qu'elle ait laissés? se demande l'"Eclair". Hyde de Neuville a remis, un jour, à Lamartine, une lettre d'ordre privée dont le poète le remercia en ces termes:

La main qui a écrit ces lignes est depuis longtemps en poussière et l'âme céleste qui les a inspirées et senties est dans une région où rien de ce bas monde ne peut l'atteindre, hors le souvenir et le culte de celui qu'elle a aimé. Je ne puis comprendre comment elles (ces pages) ont été dérobées et recueillies parmi un grand nombre de lettres de la même main que j'ai sacrifiées à des devoirs de prudence et que je croyais anéanties.

Si par la même personne qui s'en est dessaisie, vous pouviez en obtenir d'autres encore, ou des objets quelconques ayant appartenu à cet ange, soyez assez bon pour le faire sans dire pourquoi, ni pour qui. Plus les années s'accumulent, plus ces reliques de l'amour et du bonheur passés deviennent d'un prix inestimable.

Recevez....

LAMARTINE.

Lamartine n'avait aucunement anéanti ses lettres. On les a retrouvées dans un tiroir secret à Saint-Point. Lamartine a du reste eu le tort affreux de mettre en note au bas des pièces inspirées par Elvire les versions les plus singulières et les plus contradictoires. A propos des vers magnifiques du Crucifix, il a dit tantôt que c'était la mort de sa fille, tantôt celle d'Elvire, tantôt même le mécontentement d'avoir perdu au jeu qui les avait inspirés. Il ne se peut rien de plus bas et de plus attristant que ce contraste.

Julie-Elvire est morte en 1817, à Viroflay. Charles est mort en 1823, à Paris. Il est enterré au Père-Lachaise, mais pour elle on ne sait pas exactement où reposent les restes fragiles de cette petite créole à l'âme inquiète. M. Nauroy soutient qu'elle est enterrée avec lui; M. Anatole France soutient le contraire. La tombe ne porte qu'un nom, celui de l'époux. D'après certains, Elvire aurait été portée au cimetière aujourd'hui disparu de Saint-Jean-en-Grève. Ses os, en ce cas, seraient dans les Catacombes.

MILNE-EDWARDS.

On se prépare à Paris à fêter bientôt au Muséum d'histoire naturelle la mémoire d'un homme qui par d'impérissables travaux scientifiques avait conquis une notoriété presque universelle.

En effet, sur la prière de M. Edmond Perrier, directeur actuel du Muséum d'histoire naturelle, M. Marqueste, statuaire, membre de l'Institut, vient d'exécuter le buste, grandeur naturelle, de Henri Milne-Edwards, qui veilla durant nombre d'années sur l'existence et la prospérité du Jardin des Plantes.

Henri Milne-Edwards est l'une des plus belles figures scientifiques de ce temps. Ses travaux de vulgarisation, trop techniques et trop importants pour qu'il soit possible de les analyser ici, même brièvement, ont apporté une véritable révolution dans le domaine de l'enseignement de l'histoire naturelle.

Docteur ès sciences, docteur en médecine, doyen de la faculté des sciences, officier de la Légion d'honneur, Milne-Edwards jouissait de l'estime et de la considération de tous les savants du monde.

On aimait ce petit vieillard sec, maigre, chauve, aux yeux caves, au grand front penché sous le poids du labeur et des années. A l'Académie des Sciences, où il occupait le fauteuil de Frédéric Cuvier, on respectait profondément ce savant si modeste et si simple dont les travaux sur l'entomologie, la zoologie et l'anatomie des invertébrés avaient révolutionné la science.

Henri Milne Edwards n'était pas seulement un savant d'une haute valeur, c'était aussi un homme profondément respectueux de la liberté d'autrui. Juste, bon, dévoué corps et âme aux plus humbles de ses collaborateurs, il était adoré de tous ceux qui le connaissaient.

Sa foi profonde dans la science, son enthousiasme, sa merveilleuse culture intellectuelle conquéraient tous ceux qui avaient la bonne fortune de l'approcher. Il était accueillant et savait, avec une infinie délicatesse, respecter chez autrui des sentiments qu'il ne partageait parfois pas.

Sa mort fut une cause de désolation pour tous ses collaborateurs, un deuil pour la science, une perte pour l'humanité.

L'hommage qui lui sera rendu dans quelque temps réunira donc les suffrages de tout le monde savant. Quand son buste se dressera dans l'une de ces galeries du Muséum où il vécut de si longues années, le visiteur, en voyant cette tête fine et douloureuse, ignorera peut-être que l'homme dont on a, par le marbre, perpétué le souvenir était le digne descendant de ces Edwards dont peut à bon droit s'enorgueillir l'Angleterre; mais il pensera sans doute, devant l'image de cet homme dont M. Marqueste a rendu avec fidélité l'expression de bonté un peu triste, qu'il fut humain, compatissant et laborieux. Et ce pensant il ne se trompera pas.

UN INSTINCT.

Le procès de Gilmour, en France, a restitué à la galerie un type qui semblait s'être doucement effacé. C'est l'amateur qui fait de la police. Persuadé que l'Anglais au bilboquet cambrioleur devait avoir des complices très parisiens, un des fidèles de l'avenue Henri-Martin a organisé son enquête et est parti en exploration à travers la haute pègre, le grand aquarium et les bas fonds. Dans le cœur de cet ami vivaient les inventions d'Eugène Sue, et si quelqu'un s'était étonné à son zèle, il aurait répondu, non comme le héros de Mürger qu'il avait lu Voltaire, mais qu'il avait lu Gaboriau.

Aussi bien, on ne s'affranchit pas si aisément des lieux communs d'imagination du bon auteur de "M. Lecoq." Ils ont une séduction qui, aujourd'hui encore, et à tous les degrés, s'exerce. Il y a d'excellents esprits, très désenchantés pourtant des joies qu'on recueille chez le Père Lunette ou au cabaret des Pieds-Humides, pour lesquels une heure passée avec le plus quelconque des inspecteurs de la Sûreté est comme la plus délicate aubaine. Et lorsque dans les paisibles familles, même celles qui paraissent le moins susceptibles d'avoir à recourir quelque jour à de tels moyens, tombe un de ces papiers d'agence spéciale qui, de loin, savoureusement fleurent les viles surveillances et les exploits de police, parfois c'est comme un petit frisson d'inavouables curiosités et d'aspirations mystérieuses.

Est-il donc vrai que, comme le disait Fouché, dans tout citoyen il y a deux hommes, celui qui redoute la police ou la méprise et celui qui voudrait en faire? Cet instinct de dissimulation, de délation, de trahison — et de chasse est, semble-t-il, du fond même de la nature humaine. C'est bien l'instinct dont témoignait si brillamment ces jours ci, avec ses questionnaires, M. Edgar Monteil, lequel évidemment doit regretter de n'avoir pas en sa préfecture une armoire à perruques et une boite à grime; mais c'est aussi celui qu'on retrouve sous la plupart des actions contemporaines et auxquelles on fait le plus grand succès. En vérité, il n'y en a pas de plus triste parmi tous les instincts de l'homme qui ont pu, chez le philosophe, provoquer l'amour des bêtes.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Le succès des Minstrels de couleur s'accentue tous les jours davantage au Crescent. Billy Kersands a toujours son ancienne verve et les exercises de la troupe sont extrêmement variés et amusants.

THEATRE DE L'OPE[RA]

L'opéra de *Carmen* a dû être [don]né hier soir, au théâtre de la Bourbon, au bénéfice de l'Hô[pital] des Yeux, des Oreilles, du Nez [et de] la Gorge. Si nous nous somme[s] tenu éloigné du théâtre, en cette constance, c'est que nous som[mes] respectueux des convenances et [ja]loux de notre dignité.

Il est des fonctions, des mis[sions] qui exigent du savoir-vivre, du savoir-faire et une délicatesse de que ne possèdent pas tous les hom[mes]; aussi, l'association qui di[rige] cet hôpital ne saurait-elle se m[on]trer trop difficile dans le choi[x de] ceux qu'elle met en relations [avec] la Presse. Les sentiments et l'[édu]cation se révèlent à des degrés [di]vers chez l'homme.

Hâtons-nous de dire que les [offi]ciers de l'association ne sont [pour] rien dans le petit incident que [nous] voulons bien traiter avec le déd[ain] qu'il mérite.

Nous avons été confus des ex[cel]lents procédés du président de l['as]sociation, M. Frank M. Barker, [que] nous tenons, ainsi que M. le D[r] Roaldes, M. Jauquet et autres, [en] la plus affectueuse estime.

Plusieurs fois, nous dit-on, [M.] Barker s'est rendu hier à nos [bu]reaux pour excuser la *boulette* d'[un] autre; et, jamais, malheureu[se]ment, n'avons-nous eu la bonne f[or]tune de nous y trouver.

Donnons à nos amis l'assura[nce] que nos sentiments à leur endr[oit] et à l'endroit de leur institution seront nullement altérés par [la] maladresse d'un rustaud.

Voilà deux fois que se commet [cette] maladresse;

"Quand nous serons à dix nous ferons [une] [cro]ix"

—Ce soir l'opérette d'Offenbac[h] *Les Brigands*, sera redonnée, à la [de]mande générale.

La résiliation de l'engagement [de] M. Ceste ne prendra effet qu'à la [fin] du mois. L'artiste qui s'est f[ait] si souvent applaudir à la Nouvell[e-] Orléans, y laissera d'excellents so[u]venirs. La direction du théâtre déjà fixé son choix sur le baryt[on] qui le remplacera, M. Occellier q[ui] sera ici dans quelques jours [et] débutera, sans doute, dans *Aïda*.

Le fort ténor, M. Duc, a été eng[a]gé, et arrivera à la Nouvelle-O[r]léans sous peu. C'est le seul téno[r,] dit-on, qui soit comparable à Tam[a]gno. Il débutera dans la *Juive*.

THEATRE TULANE.

Malgré les rigueurs par trop sib[é]riennes du temps, il y a toujou[rs] beaucoup de monde aux représent[a]tions de "Monte Cristo" au Tulan[e]. La pièce est superbement mont[ée] et admirablement interprétée p[ar] James O'Neill et l'excellente tro[u]pe qui l'entoure.

GRAND OPERA HOUSE.

Le succès de "Peaceful Valley" [ne] fait que grandir à mesure que la [se]maine s'avance. Il y a foule à ch[a]que représentation.

L'interprétation par la trou[pe] Baldwin-Melville en est excellent[e]. Demain, grande matinée.

THEATRE TROCADERO.

Voici une troupe charmante q[ui] nous arrive et nous promet pour [les] fêtes de bien agréables moments.

Le théâtre Trocadero s'ouvre [sa]medi, coin Douane et Bourgogn[e] avec les meilleurs clowns et les me[il]leurs acrobates de l'époque—le c[é]lèbre Alfred Niaco avec la dé[so]lante pantomime "Humpty Du[mp]ty" dont nous sommes privés depu[is] 10 ans, la brillante Glorine, l'incom[pa]rable danseuse électrique dont l[a] rénommée est universelle; puis de[s] jongleurs, des danseurs, des combat[s] émotionants et les fameux Dervi[s]ches tournants.

THEATRE AUDUBON.

"East Lynne" a retrouvé son a[n]cienne popularité et ses belles salle[s] d'autrefois au Théâtre Audubon.

La troupe Aubrey y fait merveil[le] avec M. Morrison et Miss Du[...]. C'est une des meilleures semaine[s] de la saison à ce théâtre.

Buvez la "Sparkling Abita Wa[ter]", $1.60 la douzaine de bouteill[es] livrées à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 42 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

PREMIÈRE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE.

XIII

MISÉRIES L'ANARCHISTE.

Suite.

Et, pendant ce temps, à la champignonnière de Gentilly, on faisait grasse chère et menait joyeuse vie.

L'antre des anarchistes devenait un musée, un magasin, recélant les objets les plus divers, les plus hétéroclites, produits des vols et des rapines.

Argenterie, vêtements, bijoux, fourrures de prix, dentelles inappréciables, tableaux de maîtres, bronzes et émaux fins fraternisaient là, attendant le départ chez le brocanteur.

* * *

Enfin Raymond d'Aublincourt, nanti de plusieurs billets de banque,—sa part de butin d'une récente razzia,—put reprendre sa place parmi les amuseurs élégants et renouveler les parties fines, les soupers délicats.

Il loua, rue d'Alésia, un petit appartement garni, à son véritable nom.

Là, il resta le vicomte Raymond d'Aublincourt, et tout le jour, il conservait sa personnalité authentique pour sortir, circuler dans les endroits à la mode.

Il redevenait Misériès la nuit, à l'heure où chauves-souris et hiboux entraient en chasse, regagnant alors la champignonnière pour combiner ou entreprendre une nouvelle expédition avec ses acolytes.

Ainsi il se dédoublait: d'Aublincourt au soleil, Misériès dans les ténèbres; gentilhomme au grand jour, anarchiste dans les sous-sols de la société.

Il remplissait avec maîtrise ce double rôle, ne consacrant au sommeil que ses matinées épuisées.

Le soir, il quittait les riches salons où son nom et sa naissance lui donnaient accès pour venir à Gentilly auprès de ses complices,—auprès de sa maîtresse surtout, la Môme-Champignon.

Mais celle-ci devint mère, et Raymond pour éloigner de sa vie à lui toute préoccupation et tout souci, fit, comme nous le savons, disparaître la pauvre petite créature,—son enfant....

Puis l'anarchiste en chef se lassa de la tendresse exubérante de l'Andalouse. Il courut à d'autres conquêtes.... D'autres amours lui sourirent.

Beau cavalier et beau parleur, il eut, parmi de grandes dames pétries de morgue et auprès de leurs filles farcies de vanité, d'innombrables succès. Il s'en tressa une altière couronne d'orgueil.

Ses exigences alors, ne connurent plus de bornes. A corps perdu, il se jeta dans le tourbillon des fêtes, dans la mêlée des plaisirs.

Cette vie de luxe à outrance plaisait au vicomte. Il l'avait dans le sang. Il ne pouvait plus s'en passer, la voulant toujours plus brillante, plus enivrante, plus voluptueuse.

Il se grisait de l'atmosphère des salles de jeu, du club et des pelouses du turf, s'offrant les plus coûteuses excentricités, satisfaisant ses plus invraisemblables caprices.

Mais pour ces dépenses folles, la part du vol était loin de suffire.

Des dettes, encore des dettes, s'entassèrent, criardes, faisant boule de neige.

Raymond s'en souciait peu.... Ces hauteurs de luxe lui donnaient le vertige, l'affolaient, exaspérant ses désirs.

—Mon père paiera! disait-il, cynique....

Et en effet, là-bas, dans l'antique manoir où l'on gémissait et priait sur le fils perdu, on payait toujours....

Oh! quelles larmes amères, meurtrissantes, brûlaient les yeux de la châtelaine, en songeant à l'ingrat dont la triste conduite lui déchirait l'âme!

Rien ne restait en elle de la mondaine de jadis....La mère seule se révélait pour souffrir, pour pleurer sur l'être sans cœur, auquel elle avait voué tant d'amour, et qui était indigne de son indulgence, de son dévouement, de ses sacrifices.

Avec cette souffrance, l'âme de la comtesse jadis si pleine de futilités s'emplissait de remords: regrets d'avoir éloigné d'elle ses autres enfants, eux si bons, si affectueux dans leurs lettres ou aux rares visites que son second mari, en sa maussade froideur de beau père, voulût bien autoriser.

Le comte, lui, vieillissait, miné par le chagrin.

Les dépenses folles de son fils l'obligeaient à des emprunts réitérés, écrasants....Le patrimonial domaine s'hypothéquait, se morcelait.

Car les dettes du vicomte devenaient de plus en plus lourdes, de plus en plus criantes.

Autrefois, le comte d'Aublincourt avait eu peur de son fils ....Aujourd'hui, il craignait de le voir choir dans l'abîme côtoyé.

Les scrupules se taisent quand les passions commandent....

Qui sait si les scandales de Raymond n'arriveraient pas à éclabousser le blason familial? .... S'ils n'entacheraient pas l'honneur, ce culte infaillible du vieux gentilhomme?...... S'ils ne flétriraient pas le nom des d'Aublincourt, jusque-là respecté de tous?

La vie du pauvre père se bouleversait maintenant de transes mortelles.

Voilà pourquoi il se courbait, vieillard avant l'âge, se rapprochant de la terre où l'on devait bientôt l'ensevelir.

Un dernier coup le conduisit rapidement au tombeau.

Cette fois, c'était une somme de cinquante mille francs que le comte devait trouver,—ou son fils serait arrêté pour abus de confiance.

Cette somme il ne l'avait plus. Les terres étaient hypothéquées au delà même de leur valeur.

Seul, restait le château....

Faudrait-il vendre Aublincourt?.... Jeter dans le gouffre des folies de Raymond les dernières pierres du manoir ancestral?.... Disperser aux ventes des enchères les souvenirs pieux qui peuplaient la maison paternelle?

O honte suprême!.... O désespoir!....

Mais ne valait-il pas mieux tout perdre et sauver l'honneur?

Le gentilhomme se résolut au suprême sacrifice. Il vit son notaire et lui donna des ordres en conséquence.

Mais c'en était trop!.... Son cœur de père, sa fierté de gentilhomme sombraient dans la tourmente qu'avait déchaînée sur sa blanche tête l'inconduite de l'héritier d'une race....

Le comte d'Aublincourt avait vaillamment lutté; mais cette fois, la douleur et la honte le brisaient, écrasantes.

Dans la nuit même, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Il mourait, tué par son fils....

Quelques jours après, la foule émue le conduisait à sa dernière demeure....

On s'indigna de voir que le vicomte n'accompagnait pas la dépouille paternelle, qu'il ne venait pas, ensuite, apporter un peu de consolation à la douleur de sa mère....

Raymond, lui, tout au plaisi[r] ne songeait à aucun de ses de[]voirs filiaux.... Le Monde l'ab[]sorbait le jour.... l'Anarchie l[a] nuit.

Comment aurait-il eu le temp[s] de penser à ceux que sa condui[]te tuait?....

Il continuait de s'amuser prin[]cièrement, royalement, menan[t] de front les nocturnes entrepri[]ses de Gentilly et l'assistance [à] tous les événements intéressant[] la haute société.

Là, cependant dans les cer[]cles choisis où le vicomte avai[t] fait florès, on commençait à l[e] juger.

On ne savait rien, mais on de[]vinait certains dessous de so[n] équivoque et clandestine exis[]tence.

Bientôt, il sentit la défiance, puis le mépris, figer les visage[s] à son approche. On l'écartait, on le mettait en quarantaine.

Ce lui fut une humiliation, une crainte. Elle le révolta, re[]nouvelant sa haine de jadis con[]tre les gens de son monde qui peu à peu, le rejetaient de leur[s] rangs.

Néanmoins, infatué de son phy[]sique avantageux, Raymond ne désespéra pas de séduire une ri[]che héritière.

Ainsi, il réussit à paraître aux soirées de l'hôtel de Lesterelles. Ainsi, il fit la cour à la jeune fille et à son père, attiré par la grâce de l'une, par l'argent qu[e]